

MOUVEMENT.NET

<http://www.mouvement.net/critiques-411a60314933a315-jouer-vidéo>

COMPTE RENDU

***Jouer vidéo***

Retour sur Reims scènes d'Europe et Backstage à Saint-Etienne

date de publication : 13/12/2012 // 12070 signes

La vidéo est-elle soluble dans le spectacle vivant ? Si le débat est ancien, plusieurs spectacles et performances à Reims et Saint-Etienne ont montré que l'usage de la vidéo sur scène pouvait mêler humour et réflexion sociétale.

De l'usage de la vidéo dans le spectacle vivant contemporain. C'est Noël, parlons pompeux ! Un petit ton docte. Un air universitaire. On ne se refuse rien à l'approche des fêtes pour rendre compte de trois spectacles vus respectivement à Reims, lors de Reims scènes d'Europe, et à St-Etienne, lors de Backstage made in Suisse. Ces spectacles avaient entre autres points communs de recourir à la vidéo. Cela ne constitue en rien un événement. C'est certain. La vidéo aujourd'hui n'est même plus un sujet de discussion. Son omniprésence sur scène : un effet de mode ? Un artifice pour paraître branché ? Le signe du reflux du vivant au profit de son image ? Comme les débats d'hier paraissent aujourd'hui éculés. Tandis que l'usage de la vidéo paraît, lui, sans cesse se renouveler.

Des trois spectacles, *The Day Before The Last Day*, écrit et mis en scène par Yaël Ronen, est sans doute celui qui fait de la vidéo l'usage le plus académique. Pas l'once d'une critique dans ce constat. Par exemple, le spectacle qui s'attaque aux religions dans un esprit à la *Monthly Python* met de temps en temps en relation via Skype les personnages des comédiens partis dans la tournée de leur pièce et leurs parents restés au pays – Israël et Palestine – qui s'inquiètent de les voir participer avec des acteurs issus d'autres religions à un spectacle féroce athée. Dans cette pièce échevelée, un mince fil rouge sert d'intrigue : un technicien frôle la mort par électrocution et revient à la vie chargé d'une mission œcuménique d'unification des êtres humains via la grande synthèse des religions monothéistes. Il mourra dans une scène hilarante tué par le Hamlet d'un théâtre d'à côté qui l'aura pris pour Polonius. Au-delà de ce délire franchement bien ficelé qui alterne fiction et mise en abyme, action et adresse publique à travers des ruptures fort bien gérées, résonne l'hommage que cette troupe israélienne adresse à Juliano Mehr-Khamis, acteur juif palestinien et directeur du théâtre de la Liberté à Jénine, mort assassiné l'année dernière. Et l'usage de la vidéo, direz-vous ? On perd le sujet de vue. C'est qu'il n'est pas central dans la pièce : appoint important cependant qui rend d'autant plus ridicules les frontières que les moyens de communication modernes les rendent artificielles. Il constitue la scène en une agora universelle où sont convoqués l'ici et l'ailleurs, le pour et le contre, l'hier et le demain dans un grand débat égalitaire. Constituant un lien à travers l'espace et les générations, la vidéo version Skype porte sur scène l'utopie du village global et de la grande harmonie entre les hommes sur un mode humoristique qui n'empêche pas une certaine gravité. C'est une troupe israélienne qui s'attaque aux extrémismes de tous bords. Le spectacle était présenté

pour la première fois en France. Souhaitons-lui de connaître ici et ailleurs un large et franc succès.

Direction St-Etienne maintenant. Un dispositif vidéo se retrouve au centre de KKQQ, objet singulier construit par François Grémaud et sa troupe et créé il y a deux ans aux Urbaines de Lausanne. Dans trois boxes qui ressemblent autant à de petits chalets qu'à des cabines téléphoniques de boutique d'appel low cost vers l'étranger, trois personnages font face à leur écran d'ordinateur. Skype encore mais pas de conversation lointaine au programme cette fois-ci. Un dispositif très original structure le spectacle : au-dessus des cabines, les images des trois protagonistes dans leurs cabines sont projetées sur des écrans vidéo, non pas en direct, mais avec un décalage qui rend la synchronisation des actions aléatoire et hypothétique et joue sur la contraction du temps. Explications : les trois comédiens jouent chacun une partition qu'ils initient entre 15 et 45mn avant le début du spectacle – l'entrée des spectateurs – et qu'ils poursuivent tout au long de celui-ci. Le spectacle est ainsi à chaque fois en partie préenregistré et quand les spectateurs entrent, la projection débute par une version accélérée de ce qu'ils n'ont pas pu voir en direct. Pas clair ? Disons que le tapis roulant du spectacle joué avance moins vite que celui de sa diffusion en vidéo au-dessus des comédiens. Et que le rapport entre les espace-temps devient le moteur du spectacle, le lieu de parallélismes, de coïncidences, de décalages tous très désopilants. Absurde et pratiques oulipiennes président à ce KKQQ travaillé par la troupe via des improvisations développées par ordinateurs interposés, chacun poursuivant devant son écran les propositions de l'autre, comme une sorte de cadavre exquis du XXI<sup>e</sup> siècle. Une succession de chansons, de dialogues, de performances absurdes (sauter de table, lancer de livres..) et d'actions plus anecdotiques (boire une bière, se rendre aux toilettes) rythme l'avancée du spectacle dans une atmosphère qui sent bon le n'importe quoi dada, dimension transgressive ou provocatrice en moins, émotion quelque peu mélancolique en plus. Il en est ainsi, toutefois, des spectacles qui refusent de se prendre trop au sérieux, qu'ils mettent le spectateur dans l'embarras de savoir quoi en penser. L'ironie légère, la parodie, la poésie du hasard et la fantaisie de l'imagination peuplent agréablement cette expérience qui donne cependant un peu trop dans une distance très contemporaine. Au passage, et pour en revenir à notre sujet, notons qu'à l'inverse de *The Day Before The Last Day*, Skype paraît ici isoler les personnages, les empêcher de rentrer en communication quand ils sont physiquement si proches (sur le plateau). En négatif du Skype version israélienne, les moyens de communication moderne paraissent ici générer de la solitude plutôt que du débat, un effet indirect du dispositif qui donne l'occasion au spectacle de ne pas se cantonner dans le non-sens.

St-Etienne toujours mais direction le musée d'art moderne. Adieu Skype et bonjour la vidéo version films et jeux FPS (first-person shooter games, jeux où le joueur tire sur ses ennemis en caméra subjective). Yan Duyvendak proposait quatre performances - « You're dead », « Keep it fun for yourself », « Self-service » et « My name is Neo (for fifteen minutes) » – parmi lesquelles trois interrogent notre rapport à l'image. Commençons par la dernière : jouant le dénouement de *Matrix* qu'il projette sur une télé postée au centre de la scène, Duyvendak se prend pour Neo, le héros du célèbre film, sauveur de l'humanité engagé dans son combat final avec les ennemis qui dirigent la matrice. A sa façon, si réelle, car ne pouvant bénéficier des effets spéciaux du cinéma, notre Néo Duyvendak enchaîne sur le plateau acrobaties et chorégraphies de combats dans une parfaite synchronie avec la vidéo, qui prennent

cependant ainsi une dimension toute particulière. Jouant sur le plaisir enfantin de l'imitation, sur une certaine mièvrerie du dénouement (c'est l'amour qui sauve l'humanité), mais surtout sur ses limites physiques d'être humain, sur son essoufflement, son incapacité à reproduire les acrobaties, et sur sa virtuosité à déconstruire les images, Duyvendak, comme en écho à Matrix dont il se moque pourtant, réaffirme la primauté de l'humain sur son image, du réel sur le virtuel avec humour et ingéniosité. De manière palpable, c'est la chair humaine qui est de retour au premier plan. En parfait écho avec cette parodie de Matrix, Duyvendak avait auparavant initié sa série de performances avec « You're dead ». Vêtu en mercenaire paramilitaire, dans une gestuelle mécanique, il avait promené à sa suite le spectateur à travers les vastes espaces des galeries du musée d'art moderne, dans un parcours périphérique empruntant issues de secours, escaliers dérobés et coulisses, pour une première partie énigmatique et intrigante. Arrivés dans la petite salle des conférences, Duyvendak allume un grand écran où apparaissent les images d'un jeu de combat FPS. Le performer se transforme alors en ce soldat invisible, héros par procuration des jeux de combat qui n'apparaît jamais sur l'écran autrement qu'à travers son regard qui balaie les lieux de l'affrontement, histoire de laisser au joueur assis sur son canapé toute la latitude de bien s'identifier à lui. Extraordinaire effet que l'apparition de cet homme supprimé. Drôle naturellement, mais aussi très éloquent. On pourrait détailler les pistes de réflexion qui traversent l'esprit tout au long de cette performance, mais ce serait assécher le plaisir d'une œuvre qui parle avant tout par évocations et possède une grande force d'émotion. Poétique aussi, moins percutante mais également suggestive, « Self-service » jouait avec les pièges de l'image filmée et interrogeait la position de spectateur. Une thématique récurrente chez Duyvendak, comme celle de la place de l'artiste qu'il a abordé à travers un tour de chant nuancé et touchant opérant des retours sur quelques hits la concernant. « Cézanne peint » de France Gall, « J'aurais voulu être un artiste » de Plamondon, mais aussi les Buggles et « Video Killed The Radio Star », qui, dès 1979, énonçait : « Video killed the radio star. In my mind and in my car, We can't rewind we've gone to far. Pictures came and broke your heart, Put the blame on VCR.» Malgré tout, le débat semble avoir aujourd'hui bien progressé.

>Reims scènes d'Europe et Backstage made in Suisse, jusqu'au 17 décembre à Reims et Saint-Etienne.

Eric Demey